

Modèle quand tu nous tiens

Cinq visages pour Camille Brunelle, Texte de Guillaume Corbeil, mise en scène de Claude Poissant, Production du Théâtre PàP, Espace Go, du 26 février au 23 mars 2013

La dernière interview, D'après l'entrevue de Jean Genet accordée à Nigel Williams (BBC, 1985), Conception et mise en scène de Catherine Boskowitz, Production de la Compagnie abc, Espace Libre, du 2 au 6 avril 2013

Hervé Guay

Numéro 245, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, H. (2013). Compte rendu de [Modèle quand tu nous tiens / *Cinq visages pour Camille Brunelle*, Texte de Guillaume Corbeil, mise en scène de Claude Poissant, Production du Théâtre PàP, Espace Go, du 26 février au 23 mars 2013 / *La dernière interview*, D'après l'entrevue de Jean Genet accordée à Nigel Williams (BBC, 1985), Conception et mise en scène de Catherine Boskowitz, Production de la Compagnie abc, Espace Libre, du 2 au 6 avril 2013]. *Spirale*, (245), 91–93.

Modèle quand tu nous tiens

PAR HERVÉ GUAY

CINQ VISAGES POUR CAMILLE BRUNELLE

Texte de Guillaume Corbeil, mise en scène de Claude Poissant

Production du Théâtre PàP

Espace Go, du 26 février au 23 mars 2013.

LA DERNIÈRE INTERVIEW

D'après l'entrevue de Jean Genet accordée à Nigel Williams (BBC, 1985)

Conception et mise en scène de Catherine Boskowitz

Production de la Compagnie abc

Espace Libre, du 2 au 6 avril 2013.

En quête de quoi sont-ils, les jeunes gens de *Cinq visages pour Camille Brunelle*, de Guillaume Corbeil ? Pourquoi étalent-ils leur vie sur les réseaux sociaux par photos, préférences et statistiques interposées ? Assurément, ils se cherchent. Mais leur vingtaine est-elle si différente des générations passées, les fauxsemblants plus nombreux, le spectacle du monde moins bruyant ? Sans doute pas. Leur personnalité paraît toutefois rencontrer des obstacles plus grands qu'auparavant pour se construire, prendre forme, résister à la pression sociale du monde. En d'autres mots, les voix qui les traversent les empêchent de trouver une voix qui leur appartienne et les mènent à l'autodestruction. On pourrait parler à leur égard de drame de la culture médiatique. Car, pour Jean Baudrillard, ce qui caractérise la massmédiation, « *ce n'est pas un ensemble de techniques de diffusion de message, c'est l'imposition de modèles* ». Or ces modèles, dans le cas qui nous occupe, sont à la fois très difficiles à contourner, tout en ayant la consistance du vent.

Paradoxalement, il y a quelque chose de vaguement exaltant à assister, à l'Espace Go, à la mise en scène de ce drame de la jeunesse à l'heure des réseaux sociaux. D'abord, parce que Claude Poissant a conservé une sensibilité à l'égard de la fin de l'adolescence et du début de l'âge



Julie Carrier-Prévost, Laurence Dauphinais, Francis Ducharme, Mickaël Gouin, Ève Pressault : *Cinq visages pour Camille Brunelle* de Guillaume Corbeil ; mise en scène de Claude Poissant, Production du Théâtre PàP. Crédit photographique : Jérémie Battaglia.

adulte qui n'a sans doute pas son pareil dans le milieu théâtral québécois. Non seulement s'efforce-t-il de faire entendre les textes des auteurs dramatiques quand ils en sont à leurs premières armes, mais il brosse un portrait toujours très juste du désarroi des jeunes, ainsi que l'avait déjà prouvé l'émouvant *Je voudrais me déposer la tête* de Jonathan Harnois qu'il avait porté à la scène au même endroit. Si la gravité des événements conférait à ce spectacle une force

peu commune, c'est cette fois-ci l'apparente absence de gravité qui s'impose. Elle ancre la comédie dramatique de Guillaume Corbeil dans un paraître bien de notre temps, indispensable à la socialisation de la jeunesse d'aujourd'hui.

Les symptômes de cette présence à tout moment du regard extérieur sur soi apparaissent du reste dans les deux titres de la pièce, celui de l'auteur (*Nous voir nous*) et celui adopté pour sa représentation



Catherine Boskowitz et Dieudonné Niangouna : *La dernière interview*, d'après l'entrevue de Jean Genet accordée à Nigel Williams (BBC, 1985). Conception et mise en scène de Catherine Boskowitz ; Production de la Compagnie abc. Crédit photographique : Audrey Dupas.

(*Cinq visages pour Camille Brunelle*). Le phénomène lui-même dit tout du marketing qui obsède notre époque : le second a sans doute été jugé plus vendeur que le premier, encore que ces titres insistent tous deux sur l'appropriation par l'autre de son propre visage plutôt que du besoin de tourner la tête vers l'autre. Ici, l'assentiment à sa propre transformation en objet par l'autre et le renoncement à son statut de sujet vont de pair, et ceci même si rarement personnages ont autant abusé du « je » et du « moi » dans une pièce. Le narcissisme s'accompagne toutefois ici d'une dépendance affective marquée. Les cinq numéros — les personnages sont numérotés plutôt que dénommés — ne cessent en effet de souligner combien ils ont d'amis, qui ils sont, à quel point ils sont célèbres, le cas échéant, leur degré d'intimité avec eux, la relation qu'ils nouent ensemble, alors que tout le reste de leur vie dément quelque possibilité que ce soit d'entrer en relation avec l'autre autrement que sur le plan virtuel.

C'est en cela que le texte dramatique de Guillaume Corbeil s'avère le plus réussi : quand il fait voir l'écart qui existe pour ces figures ne départageant plus le privé du public entre le désir d'être aimé, choyé, reconnu pour soi-même et le rapport d'instrumentalisation de l'autre qui sous-tend tout lien dans un monde axé sur la multiplication des échanges sans que rien de significatif puisse jamais être échangé. Dans un tel scénario, la logique de l'accumulation consumériste prévaut partout et

elle empêche sans cesse de goûter vraiment l'instant présent aussitôt transformé en souvenir soumis à l'approbation générale et tout aussi prestement oublié et remplacé par le prochain objet venu. La solidité du texte dramatique de Guillaume Corbeil me paraît toutefois plus incertaine lorsqu'il invente une double vie aux cinq individus dont il révèle la vacuité de l'existence. Il verse presque dans la « trashisation » des situations dramatiques, avec ce que cela suppose de sexe, de drogue et de violence, mode à laquelle le théâtre contemporain sacrifie trop souvent. Pourtant, le drame de vivre une vie impersonnelle et d'être incapable d'entrer en relation suffisait sans qu'il faille en rajouter avec la prostitution, l'alcoolisme, la vente de drogue, la prison et le suicide. Le théâtre, répétons-le, échappe lui aussi bien difficilement au sensationnalisme qui est la marque de la culture médiatique actuelle. Et le théâtre de Corbeil, s'il se montre critique à son endroit, tombe néanmoins dans le piège même si la satire perce. Tout au moins, il faut lui savoir gré de brosser un portrait pour moitié non complaisant d'une génération et de révéler les multiples contradictions auxquelles elle est exposée.

DIALOGUE IMAGINAIRE

À partir d'un texte qui suppose la mise en place d'un dispositif visuel relativement sophistiqué mais n'en décrit aucunement le fonctionnement — Corbeil ne fait qu'insérer « flash » et « photo » dans

les didascalies ici ou là —, Claude Poissant jette les bases d'une polyphonie des plus équilibrées. Non seulement existe-t-elle par le texte, mais son oralisation entre en dialogue avec les photos qui défilent à un rythme rapide sous nos yeux. La virtuosité est donc tout autant verbale et physique que virtuelle. De plus, l'équipe de comédiens et de concepteurs fait preuve à la fois d'une rigueur technique et d'un je-ne-sais-quoi de ludique que l'on dirait emprunté au photoroman ou à la bande dessinée, tout en restant très contemporain par la fragmentation et la multiplication des informations simultanées qui sont transmises. C'est à la fois jouissif et inquiétant.

Il y a aussi un travail d'après modèles dans *La dernière interview* de la Compagnie abc présentée à l'Espace libre en avril 2013. Ce spectacle intime, basé sur l'entrevue de 1985 que Jean Genet a accordée à Nigel Williams de la BBC, avait été créé à Paris en 2010. Non seulement la transposition à la scène d'une entrevue télévisée suscite-t-elle la curiosité du spectateur, mais celle-ci est encore davantage piquée par le parti pris de la metteuse en scène Catherine Boskowitz qui fait de cet entretien une partition rejouée, trouée, ponctuée des interventions semi-improvisées de Dieudonné Niangouna à laquelle elle confie le rôle de Jean Genet. Elle se réserve pour sa part celui de Nigel Williams qu'elle interprète feuilles en mains, assistant plus qu'elle n'y participe à la prestation brillante, surtout sur le plan rhétorique, de l'auteur et acteur congolais.

La révolte d'un écrivain contre la société française que représente ici Jean Genet en cache une autre, celle du tiers-monde contre le modèle impérial imposé à l'Afrique par les grandes puissances européennes. Ici, le colonialisme est mis à mal de biais dans la mesure où Niangouna le fait en rebondissant sur les propos de l'auteur des *Nègres* pour exposer le caractère inexpugnable de l'impérialisme mais surtout pour discuter de « la place de l'artiste et sa relation avec la norme ». Un peu comme Jean Genet qu'il interprète avec retenue, l'artiste africain adopte une position parfois ambiguë à l'égard de l'impérialisme et des coloniaux, d'autant plus ambivalente que les envolées dans lesquelles il se lance évoluent d'un soir à l'autre ainsi que l'interaction avec le public, même si on peut penser que certains aspects de la pièce demeurent immuables.

“VIANDE À CHIEN”

UNE ŒUVRE THÉÂTRALE LIBREMENT ADAPTÉE DU ROMAN « UN HOMME ET SON PÉCHÉ » DE CLAUDE-HENRI GRIGNON / TEXTE - FRÉDÉRIC DUBOIS, JONATHAN GAGNON, ALEXIS MARTIN / MISE EN SCÈNE - FRÉDÉRIC DUBOIS / IDÉE ORIGINALE - DANIEL BRIÈRE, FRÉDÉRIC DUBOIS, ALEXIS MARTIN, PASCAL ROBITAILLE / AVEC GUILLAUME BAILLARGEON, LOUISE CARDINAL, SÉBASTIEN DODGE, JONATHAN GAGNON ET NOÉMIE O'FARRELL
UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL (MONTRÉAL) ET DU THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS (QUÉBEC)



MONTRÉAL / DU 19 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2013
À ESPACE LIBRE / 1945, RUE FULLUM / 514.521.4191 / NTE.QC.CA
QUÉBEC / DU 14 JANVIER AU 1^{ER} FÉVRIER 2014
AU PERISCOPE / 2, RUE CRÉMAZIE EST / 418.529.2183 / THEATREPERISCOPE.QC.CA

Le nouveau théâtre
NTE
expérimental

ESPACE LIBRE
Espace Libre

THÉÂTRE
DES
FONDS
DE
TIROIRS

PERISCOPE

Il en va de même de la partie stable de la représentation, à savoir cet entretien de Genet au cours duquel l'écrivain français s'en veut d'avoir accepté cette entrevue à la télévision, mais dont on comprend rapidement que c'est pour tenter par tous les moyens à sa disposition de la saboter et de déstabiliser celui qui pose les questions, très souvent en renversant les rôles et en adressant à l'intervieweur demandes et reproches. Envie de « *casser l'ordre* » et « *peur d'entrer dans la norme* » qui ne cessent d'agiter Genet.

Pour son spectacle, Catherine Boskowitz s'inspire de la posture genétienne, mais l'adapte. Niangouna se tourne le plus souvent vers le spectateur pour l'interloquer, le titiller, voire poser des questions à l'un d'entre eux en particulier. Tel est le cas quand il discute de la tendance des auteurs à donner un récit abracadabrants des circonstances de l'écriture de leur texte mais surtout de la réécriture d'un manuscrit volé ou mystérieusement envolé. Le soir où j'y

étais, il a demandé aux auteurs présents s'il leur était déjà arrivé d'être obligé de réécrire une œuvre et s'ils étaient parvenus à la rendre à l'identique. À cette occasion, l'écrivain congolais adopte un discours critique sur la manière dont les auteurs construisent leur propre mythologie, tout en convenant de la relative habileté avec laquelle ils y parviennent, étant donné qu'un malin comme lui réussit assez facilement à faire voir les ficelles de cette mise en récit de l'écriture. Tout cela se fait cependant davantage dans la complicité que dans l'adversité.

La chose se complique davantage quand il aborde la situation coloniale qu'il compare à un bateau arrivé avec tout ce qu'il faut pour vider le continent de ce qui y existait afin d'y installer la « civilisation ». En même temps qu'il souligne le caractère ignoble du colonialisme, Niangouna se moque des écrivains africains qui tiennent à écrire dans leur langue maternelle, les accusant de rester entre eux et de

répéter les normes européennes dans leur langue d'origine : le Sénégal produisant ainsi, selon lui, des écrivains français d'expression wolof. Sa position, universaliste, semble plutôt être celle de s'exprimer en français et de l'hybrider de l'intérieur : sur le modèle d'un Genet qui adoptait la langue de l'élite pour mieux lui cracher au visage. On peut d'ailleurs reprocher à *La dernière interview* de rester sur un plan trop intellectuel dans sa révolte et de ne pas assez faire entendre de manière viscérale la colère à l'égard des dominants. Cette agressivité, m'a-t-on dit, était plus présente lors d'autres représentations. Ce dialogue imaginaire n'en constitue pas moins un exercice captivant de prise de distance et d'hybridation, dans la veine de ce que propose un théoricien postcolonial comme Homi Bhaba, indice que l'on est plus libre à l'égard d'un modèle adopté en toute conscience, jusqu'à un certain point, que lorsque celui-ci nous est imposé de l'extérieur sans que l'on y soit vraiment préparé. †